

Vers la poésie moderne

Charles Baudelaire

« Le cygne », Les Fleurs du mal, « Tableaux parisiens »,
1861 (2e édition)

Le cygne

À Victor Hugo

I

Andromaque, je pense à vous ! Ce petit fleuve,
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,
Ce Simoïs menteur qui par vos pleurs grandit,

A fécondé soudain ma mémoire fertile,
Comme je traversais le nouveau Carrousel.
Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! Que le cœur d'un mortel) ;

Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,
Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,
Les herbes, les gros blocs verdissés par l'eau des flaques,
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.

Là s'étalait jadis une ménagerie ;
Là je vis, un matin, à l'heure où sous les cieux
Froids et clairs le Travail s'éveille, où la voirie
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,

Un cygne qui s'était évadé de sa cage,
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,
Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage.
Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec

Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,
Et disait, le cœur plein de son beau lac natal :
« Eau, quand donc pleuvras-tu ? Quand tonneras-tu,
foudre ? »
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,

Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,
Comme s'il adressait des reproches à Dieu !

II

Paris change ! Mais rien dans ma mélancolie
N'a bougé ! Palais neufs, échafaudages, blocs,
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.

Aussi, devant ce Louvre une image m'opprime :
Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,
Comme les exilés, ridicule et sublime,
Et rongé d'un désir sans trêve ! Et puis à vous,

Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,
Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,
Auprès d'un tombeau vide en extase courbée ;
Veuve d'Hector, hélas ! Et femme d'Hélénus !

Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique,
Piétinant dans la boue, et cherchant, œil hagard,
Les cocotiers absents de la superbe Afrique
Derrière la muraille immense du brouillard ;

À quiconque a perdu ce qui ne se retrouve
Jamais, jamais ! À ceux qui s'abreuvent de pleurs
Et têtent la Douleur comme une bonne louve !
Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs !

Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile
Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor !
Je pense aux matelots oubliés dans une île,
Aux captifs, aux vaincus !... À bien d'autres encor !

Arthur Rimbaud

« Les ponts », Illuminations, 1875

Les ponts

Des ciels gris de cristal. Un bizarre dessin de ponts, ceux-ci droits, ceux-là bombés, d'autres descendant ou obliquant en angles sur les premiers, et ces figures se renouvelant dans les autres circuits éclairés du canal, mais tous tellement longs et légers que les rives, chargées de dômes, s'abaissent et s'amoindrissent. Quelques-uns de ces ponts sont encore chargés de mesures. D'autres soutiennent des mâts, des signaux, de frêles parapets. Des accords mineurs se croisent et filent, des cordes montent des berges. On distingue une veste rouge, peut-être d'autres costumes et des instruments de musique. Sont-ce des airs populaires, des bouts de concerts seigneuriaux, des restants d'hymnes publics? L'eau est grise et bleue, large comme un bras de mer. - Un rayon blanc, tombant du haut du ciel, anéantit cette comédie.

Blaise Cendrars

« Contrastes », Dix-neuf poèmes élastiques, 1919

Contrastes

Les fenêtres de ma poésie sont grand'ouvertes sur les boulevards et dans ses vitrines

Brillent

Les pierreries de la lumière

Écoute les violons des limousines et les xylophones des linotypes

Le pocheur se lave dans l'essuie-main du ciel

Tout est taches de couleur

Et les chapeaux des femmes qui passent sont des comètes dans l'incendie du soir

L'unité

Il n'y a plus d'unité

Toutes les horloges marquent maintenant 24 heures après avoir été retardées de dix minutes

Il n'y a plus de temps.

Il n'y a plus d'argent.

A la Chambre

On gâche les éléments merveilleux de la matière première

Chez le bistro

Les ouvriers en blouse bleue boivent du vin rouge

Tous les samedis poule au gibier

On joue

On parie

De temps en temps un bandit passe en automobile

Ou un enfant joue avec l'Arc de Triomphe...

Je conseille à M. Cochon de loger ses protégés à la Tour Eiffel.

Aujourd'hui

Changement de propriétaire

Le Saint-Esprit se détaille chez les plus petits boutiquiers

Je lis avec ravissement les bandes de calicot

De coquelicot

Il n'y a que les pierres ponces de la Sorbonne qui ne sont jamais fleuries

L'enseigne de la Samaritaine laboure par contre la Seine

Et du côté de Saint-Séverin

J'entends

Les sonnettes acharnées des tramways

Il pleut les globes électriques

Montrouge Gare de l'Est Métro Nord-Sud bateaux-mouches monde

Tout est halo

Profondeur

Rue de Buci on crie L'Intransigeant et Paris-Sports

L'aérodrome du ciel est maintenant, embrasé, un tableau de Cimabue

Quand par devant

Les hommes sont

Longs

Noirs

Tristes

Et fument, cheminées d'usine